



Les Mille et Une Nuits

I. Nuits 1 à 327

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR JAMEL EDDINE BENCHEIKH
ET ANDRÉ MIQUEL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

*Les Mille
et Une Nuits*

I. Nuits 1 à 327

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR JAMEL EDDINE BENCHEIKH
ET ANDRÉ MIQUEL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2005.

LES MILLE ET UNE NUITS

Nuits 1 à 327

Au nom de Dieu, le Miséricordieux tout de miséricorde. Louange à Dieu, Maître des mondes. La prière et le salut soient sur le meilleur des Envoyés, notre seigneur et maître Muhammad et sur sa famille ! Que la prière et le salut s'attachent à lui jusqu'au jour du Jugement.

La conduite des Anciens doit servir de leçon à leurs descendants. Que l'on considère ce qui leur est advenu pour s'en instruire. Que l'on prenne connaissance de l'histoire des peuples anciens pour savoir ainsi distinguer le bien du mal. Gloire à Celui qui rappelle leur exemple par leurs descendants.

En cette mémoire s'inscrivent les contes appelés *Les Mille et Une Nuits*. Que tous les hommes généreux, les seigneurs vertueux et glorieux le sachent, le but de ce livre exquis et passionnant est d'instruire. Ce que l'on y raconte forme l'esprit, ce que l'on y comprend le fortifie. Il s'adresse aux grands de ce monde. On y apprendra l'éloquence, on y recueillera la chronique des premiers rois du monde, on y suivra de nobles récits. Écoutez-les !

Vous y découvrirez comment déjouer les ruses en lisant sur les visages. Vous vous divertirez et vous vous réjouirez. Vous chasserez le souci qui dure et tout malheur qu'endure l'homme aux troubles du temps livré.

Que Dieu Tout-Puissant nous conduise et qu'un sain jugement nous dise où notre foi doit aller !

CONTE DU ROI SHÂHRIYÂR
ET DE SON FRÈRE
LE ROI SHÂH ZAMÂN

On raconte — mais Dieu est le plus savant, le plus sage, le plus puissant, le plus généreux — qu'il y avait, au temps jadis, il y a bien, bien longtemps, un souverain sassanide qui régnait sur les îles de l'Inde et de la Chine¹. Il commandait à une forte armée. Une multitude de personnes attachées à son service, d'esclaves et toute une suite se pressaient dans son palais. Deux fils lui étaient nés, tous deux cavaliers accomplis bien que l'avantage restât tout de même à l'aîné, brave d'entre les braves, toujours en expéditions guerrières, auquel nul ne pouvait se frotter sans dommage et qui ne restait jamais sans laver un affront.

Il hérita de la couronne, gouverna ses sujets avec équité et devint très aimé d'eux. Il s'appelait le roi Shâhriyâr. Son jeune frère, le roi Shâh Zamân, avait reçu en dévolu Samarcande d'Iran. Tout allait pour le mieux dans leurs royaumes respectifs sur lesquels ils régnèrent dans la justice durant vingt années. Ils s'épanouirent ainsi dans la plus heureuse des vies. Mais il advint un jour que l'aîné souhaita revoir son jeune frère. Il ordonna à son vizir de l'aller prier de venir le voir. Il fit réunir de somptueux cadeaux, chevaux aux harnachements garnis d'or et de précieux bijoux, esclaves, belles jeunes filles vierges, étoffes rares. Il écrivit une lettre où il exprimait à son frère le vif désir où il était de le revoir. Il la remit scellée au grand vizir, le chargea d'offrir ces présents au roi son frère et recommanda de faire diligence. « J'écoute et j'obéis », répondit le ministre qui s'apprêta au voyage.

Durant trois jours il fit rassembler bagages et provisions de route. Le quatrième, il prit congé du roi Shâhriyâr et entreprit la traversée de vastes déserts sans prendre de repos ni le jour ni la nuit. Les vassaux du souverain dont il traversait les territoires venaient le saluer, porteurs de présents et de cadeaux d'or et d'argent. Ils le retenaient trois jours et le quatrième l'accompagnaient durant toute une étape avant de prendre congé. Il poursuivit sa route jusqu'à n'être plus qu'à une journée de Samarcande devant laquelle il établit son camp. Il dépêcha un messenger pour informer le roi Shâh Zamân de son arrivée. Le messenger entra dans la cité, se fit indiquer le palais et fut introduit auprès du roi auquel il annonça la venue du grand vizir. Shâh Zamân ordonna immédiatement aux grands officiers de sa cour et aux principaux dignitaires du royaume de se porter à sa rencontre. Ils se mirent en route. Lorsqu'ils arrivèrent au camp, ils souhaitèrent la bienvenue au visiteur et marchèrent à son étrier jusqu'à la capitale. Là, il fut admis en présence du roi auquel il transmit les salutations de son frère, lui exprima le désir où celui-ci était de le voir et remit la lettre.

Le roi accepta immédiatement l'invitation. Il prit toutes dispositions pour recevoir dignement le grand vizir. Il l'installa dans un palais convenant à son rang, fit dresser des tentes pour sa troupe et lui fournit toutes les provisions nécessaires à son séjour, viandes et boissons pour les hommes, fourrage et grain pour les bêtes. Pendant ce temps, lui-même se disposait au voyage et déléguait ses pouvoirs à son vizir. Il fit préparer les tentes, les chevaux, les chameaux, les mulets, les esclaves et les serviteurs. Après dix jours de préparatifs, son cortège s'ébranla vers le royaume de son frère.

Vers le milieu de la nuit, il s'aperçut d'un oubli qui le fit retourner sur ses pas. Il rentra dans son palais et trouva son épouse étendue sur le lit royal, enlacée à un esclave noir du service des cuisines. Ce spectacle le plongea dans les ténèbres. Il se dit : « S'il en est ainsi alors que je viens à peine de quitter la ville, que fera donc cette putain pendant tout le temps où je serai chez mon frère ? » Il dégaina son sabre et frappa à mort les deux amants. Il traîna les deux cadavres par les pieds et les jeta dans les fossés du palais. De retour au camp, il fit battre tambour et donna l'ordre du départ. Il chemina, le cœur brûlé par une douleur pro-

fonde, jusqu'à la capitale où régnait son frère. Tout joyeux, celui-ci se porta à sa rencontre, l'accueillit, le salua et lui exprima tout son bonheur. Il avait fait décorer la ville en son honneur. Les deux frères s'assirent pour converser tout à leur aise. À ce moment, Shâh Zamân se souvint de la trahison de son épouse et en ressentit un profond chagrin. Il pâlit et fut pris d'un malaise. Son frère, croyant que l'éloignement en était la cause, le laissa à ses pensées sans chercher à en savoir plus.

Shâhriyâr avait fait construire deux palais majestueux et élégants au milieu d'un vaste parc. L'un était réservé aux hôtes et c'est là qu'il avait installé Shâh Zamân. Auparavant, les valets avaient lavé la demeure à grande eau, l'avaient nettoyée, tendue de tapis, et ouvert les fenêtres qui donnaient sur les parterres. Shâh Zamân passait toutes ses journées auprès du roi son frère. Le soir, lorsqu'il se retrouvait seul, il ne cessait de songer à la trahison de son épouse et poussait de grands soupirs. Il se laissait consumer peu à peu par son secret. Il en était obsédé et pensait que jamais plus grande affliction n'avait frappé un être humain. Il ne mangeait plus, pâlisait chaque jour davantage et maigrissait à vue d'œil.

À quelques jours de là, Shâhriyâr, qui finissait par croire que son frère se déplaçait chez lui et songeait à le renvoyer à Samarcande, lui dit :

« Mon frère, je te vois tout affaibli et pâle !

— Je souffre d'une blessure profonde », lui répondit-il sans rien révéler de son tourment.

« Je voudrais que nous allions chasser ensemble la gazelle une dizaine de jours. Cela te délivrera de ta peine. »

Mais le jeune roi refusa et son frère s'en fut chasser seul. Il y avait dans le palais d'hôtes des fenêtres grillagées qui donnaient sur des jardins intérieurs. Comme il se mettait à l'une d'elles, il vit la grande porte s'ouvrir et laisser passer vingt jeunes servantes : dix blanches et dix noires. Croyant son beau-frère parti et le palais vide, l'épouse de son frère s'avancait en cette compagnie, toute de grâce et de beauté. Le cortège parvint à une vasque. On s'assit autour du jet d'eau, tout le monde se déshabilla et il se révéla que les servantes noires étaient des hommes. La reine cria alors un nom : « Mas'ûd. » Un esclave noir sauta du haut d'un arbre et la rejoignit. Il lui mit les jambes en l'air, se glissa entre ses cuisses et la posséda. À ce signal,

chaque esclave s'unit à l'une des jeunes filles. Ils ne cessèrent de se donner des baisers, de s'enlacer, de se prendre et de se reprendre jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsqu'il vit tout cela, le jeune roi se dit : « Par ma foi, mon malheur est moins grand que celui de mon frère, j'ai été moins humilié et affligé que lui dont le harem accueille dix esclaves déguisés en servantes. Ce qui s'est passé là est bien plus terrible que ce que j'ai enduré. » Il s'en fut donc boire et se restaurer jusqu'au retour de Shâhriyâr.

Les deux frères se saluèrent et l'aîné constata que le visage de Shâh Zamân avait retrouvé ses couleurs et qu'il mangeait maintenant de bon appétit. Il s'en étonna et lui dit :

« Mon cher frère, je t'ai laissé le teint bilieux et la mine défaite et je te retrouve superbe. Explique-moi ce qui s'est passé.

— Pour ce qui est de ma pâleur, lui répondit son frère, je veux bien t'en parler. Mais pour ce qui est de mes couleurs, permets-moi de le taire.

— Bien ! Dis-moi donc ce qui t'avait ainsi altéré le teint et affaibli le corps.

— Lorsque tu m'as envoyé ton vizir pour me prier de te rendre visite, je me suis préparé et j'ai quitté ma capitale. En cours de route, je m'aperçus que j'avais oublié au palais le joyau de couronne que je voulais t'offrir. Je revins et trouvai mon épouse couchée dans mon lit sous un esclave noir. Je les tuai tous deux et, tout à mon malheur, repris la route vers toi. Voilà ce qui explique l'altération de mon visage et ma faiblesse. J'ai maintenant retrouvé mes couleurs, permets-moi de t'en cacher la raison. »

Mais Shâhriyâr insista et conjura son frère par Dieu de tout lui révéler. Alors Shâh Zamân raconta ce qu'il avait vu. Shâhriyâr fut pris d'une telle rage qu'il faillit avoir une attaque et dit à son frère :

« Je ne te crois pas ! Il me faut voir cela de mes propres yeux.

— Annonce donc que tu vas chasser et cache-toi dans mes appartements. Tu pourras vérifier de tes propres yeux ce que j'ai pu te dire. »

Le roi fit immédiatement savoir qu'il partait à la chasse. La garde royale établit son camp à l'extérieur de la capitale. Shâhriyâr se retira sous la tente qu'on lui avait préparée. Il ordonna à son grand chambellan de n'introduire personne

auprès de lui et d'interdire à tout soldat de retourner en ville durant trois jours. Puis il se déguisa et revint en secret au palais où l'attendait son frère. Il se posta à la fenêtre grillagée qui donnait sur les jardins. Au lever du soleil, le cortège formé par la reine et vingt « servantes » fit son entrée. Ils s'avancèrent sous les arbres jusqu'à la vasque près de laquelle ils se déshabillèrent. Les dix couples se formèrent et la reine appela Mas'ûd qui descendit d'un arbre en disant :

« Que me veux-tu, petite maquerelle, mon petit trou, je suis Sa'd le baiseur, Mas'ûd le fortuné. »

La reine éclata de rire, se jeta sur le dos et se fit monter par l'esclave. Ils poursuivirent leurs ébats jusque dans le milieu de l'après-midi. Shâhriyâr crut perdre la raison en voyant ce qui se passait sous ses yeux, dans son palais, au cœur de son royaume. Il dit à Shâh Zamân :

« Quittons ces lieux et partons en quête de l'amour de Dieu. Nous n'avons pas besoin de régner. Allons voir de par le monde si pareil malheur est arrivé à d'autres. Si nous sommes seuls à l'avoir connu, mieux vaut préférer la mort. »

Les deux frères sortirent du palais par une porte dérobée. Après avoir voyagé pendant des jours et des nuits, ils arrivèrent à un arbre au milieu d'une prairie située au bord de la mer. Au pied de cet arbre coulait une source. Ils burent à son eau fraîche pour se désaltérer et s'assirent à son ombre pour prendre du repos. Au bout d'un moment, la mer fut soulevée comme par un tourbillon et il en surgit une colonne noire, dressée vers le ciel, qui se dirigeait de leur côté. Les deux hommes furent saisis de peur et grimperent tout en haut du grand arbre où ils se trouvèrent protégés par le feuillage. Ils regardèrent ce qui se passait et virent apparaître un démon d'une taille immense qui avait un crâne énorme et une large poitrine. Il portait sur la tête un coffre de cristal à quatre serrures d'acier. Il mit pied sur le rivage, se dirigea vers l'arbre où s'étaient réfugiés les deux rois et s'assit à son ombre. Il prit quatre clés et ouvrit le coffre dont il retira un coffret. De ce coffret sortit une adolescente d'un éclat sans pareil. Elle semblait être ce soleil dont parle le poète :

*Elle prête sa lumière à l'aube et c'est le jour,
De sa clarté s'irradient les soleils levants,
de son éclat les lunes s'illuminent.*

*Lorsqu'elle apparaît en déchirant ses voiles,
les créatures se prosternent devant elle.
Quand ses regards lancent leurs éclairs,
comme des flots de larmes se déversent les pluies.*

Le démon la regarda et lui dit :

« Ô reine des femmes libres, enlevée le jour de ses nocés, je désire dormir un peu. »

Il posa sa tête sur ses genoux, étendit ses jambes qui touchèrent le rivage et s'endormit. La jeune fille leva les yeux vers le feuillage et y aperçut les deux rois. Elle souleva la tête du démon, la reposa sur le sol et se mit debout. Elle fit signe aux deux hommes de descendre sans crainte.

« Par Dieu, lui répondirent-ils, dispense-nous de cette affaire.

— Et par Dieu je vous dis, moi, que si vous ne m'obéissez pas, je le réveillerai pour qu'il vous tue horriblement ! »

L'effroi les fit descendre. Elle s'étendit sur le dos, écarta les cuisses :

« Frappez hardiment de la lance, leur dit-elle. Donnez-moi la charge ou je le tire de son sommeil. »

Shâhriyâr, terrorisé, demanda à son frère d'obtempérer.

« Je n'en ferai rien si tu ne le fais d'abord », répondit Shâh Zamân.

Ils étaient ainsi à se disputer pour savoir qui la baiserait le premier :

« Qu'avez-vous donc à vous chamailler de la sorte ? gronda-t-elle. Obéissez ou je le réveille. »

Effrayés, ils s'exécutèrent l'un après l'autre.

« Mes compliments », leur dit-elle, en sortant de son corsage une bourse qui contenait un collier fait de quatre-vingt-dix-huit bagues de couleurs et de formes différentes. « Savez-vous ce que sont ces bagues ? demanda-t-elle.

— Non, répondirent-ils.

— Tous ceux qui les portaient, expliqua-t-elle, ont couché avec moi sous le nez et à la barbe de ce démon cornu. Donnez-moi vos anneaux à votre tour puisque vous m'avez baisée. »

Ils les lui remirent et elle leur raconta son histoire :

« Ce démon m'a enlevée la nuit de mes nocés. Il m'a enfermée dans un coffret et a mis ce coffret dans un coffre qu'il a fermé à l'aide de sept serrures. Il a déposé le tout au

fond de la mer venteuse dont les vagues se font houleuses. Il ne savait pas que ce que femme veut, Dieu le veut. Comme dit le poète :

*Jamais à femme ne te fie ! Jamais n'écoute ses serments.
Qu'elle soit satisfaite ou furie, tout de son vagin dépend.
Elle mime un amour menteur alors que traîtrise l'habille.
Souviens-toi de Joseph² pour te garder de ses ruses.
C'est grâce à Ève que Satan du ciel fit expulser Adam.*

Ou comme dit cet autre :

*Ne me reproche rien, car l'objet de ton blâme
saura faire en ton cœur demain naître ta flamme et
joindra au désir un amour éperdu.
Si je suis amoureux, je vivrai dans l'amour
ce que d'autres amants amoureux ont connu.
Et serait admirable, et la nuit et le jour,
quiconque échapperait au trouble de leurs charmes. »*

Les deux rois restèrent stupéfaits.

« Voilà donc un démon qui, tout démon qu'il est, subit un plus grand outrage que le nôtre. Cela doit nous consoler. »

La jeune femme revint auprès du démon, remit sa tête sur son giron et fit signe aux deux princes de s'en aller. Ils décidèrent de repartir sur l'heure et s'en revinrent à la capitale de Shâhriyâr.

De retour à son palais, celui-ci fit décapiter son épouse, ses servantes et ses esclaves. Il combla son frère Shâh Zamân de cadeaux et de richesses de toutes sortes et le renvoya à Samarcande. Il se mit alors chaque jour à épouser une jeune fille, enfant de prince, de chef d'armée, de commerçant ou de gens du peuple, à la déflorer et à l'exécuter la nuit même. Il pensait qu'il n'y avait pas sur terre une seule femme vertueuse.

Cela dura trois ans. Le tumulte s'empara de la ville. Les familles faisaient disparaître leurs filles et il ne resta bientôt plus de vierges nubiles. Or le souverain venait d'ordonner à son vizir de lui fournir, comme d'habitude, une épouse. Le vizir fit de vaines recherches. Il rentra chez lui, irrité, abattu, craignant pour lui-même.

Il avait deux filles d'une très grande beauté, bien prises et de taille achevée. L'aînée s'appelait Shahrâzâd, la jeune

Dunyâzâd. La première avait dévoré bien des livres : annales, vies des rois anciens, histoire des peuples passés, ouvrages de médecine. On dit qu'elle avait réuni mille livres touchant à ces peuples, aux rois de l'Antiquité et à leurs poètes. Elle dit à son père :

« Je te vois le teint altéré comme si tu portais le fardeau de soucis et de chagrins. Ne connais-tu pas les vers du poète :

*Dis à qui porte douleur, jamais ici chagrin ne dure.
Avec le temps passe bonheur, avec le temps douleur ne dure. »*

Alors, le vizir se décida à lui conter par le menu tout ce qui était arrivé.

« Par Dieu, mon père, dit Shahrâzâd, laisse-moi épouser le roi. Ou bien je triompherai et délivrerai les jeunes femmes des griffes du roi, ou bien je suivrai le sort de celles qui ont péri.

— Je te supplie, répondit son père, de ne pas exposer ta vie.

— Il le faut, dit-elle.

— J'ai bien peur qu'il ne t'arrive ce qui arriva à l'âne et au bœuf avec le laboureur.

— Et que leur est-il donc arrivé ? »

HISTOIRE DE L'ÂNE, DU BŒUF ET DU LABOUREUR³

Sache, ma fille, qu'un marchand était riche en biens, en bétail et en chameaux. Il avait femme, enfants, domestiques et habitait une campagne fertile. Grâce au pouvoir de Dieu Très-Puissant, il comprenait le langage de toutes les espèces d'animaux et d'oiseaux, mais ne pouvait révéler son secret à personne sous peine d'en mourir.

Il avait en son étable un âne et un bœuf, chacun à sa mangeoire. Il advint qu'un soir le marchand et son épouse allèrent s'asseoir devant l'étable pendant que leurs enfants jouaient près d'eux. À cet instant, le bœuf se rendit à la stalle de l'âne qu'il trouva balayée et arrosée. La mangeoire était garnie d'orge criblé, de paille choisie, et le seau d'eau fraîche. L'âne passait en effet son temps à dormir et à se reposer. Sortait-il de temps à autre si son maître avait besoin de lui, qu'il était tôt de retour.

Le maître entendit donc le bœuf dire à l'âne :

« Tu as bien de la chance. Je m'épuise alors que tu t'épanouis à manger de l'orge criblé. On ne cesse de te soigner. Le maître te monte rarement et pour de brèves sorties. Moi, je passe ma vie à labourer et à faire tourner la meule à grain.

— La prochaine fois, lui répondit l'âne, qu'ils voudront te passer le joug pour te conduire aux champs, fléchis le jarret et ne te relève pas même s'ils te frappent. S'ils arrivent à te mettre sur pied, retombe. Ils te ramèneront et te donneront à manger des fèves. Surtout n'y touche pas ! Fais semblant d'être malade et pendant un, deux ou trois jours refuse de te nourrir et de boire. Alors tu te reposeras de ta fatigue et de tes efforts. »

Lorsque le garçon de labour apporta son fourrage au bœuf, celui-ci n'y toucha point. Et lorsqu'il voulut le prendre au labour, il le trouva bien faible. Il alla avertir le marchand en lui disant que le bœuf n'avait rien mangé de la nuit ni touché à son fourrage.

« Attelle donc l'âne pour labourer », ordonna le marchand.

Le garçon de labour travailla avec l'âne toute la journée. Le soir, le bœuf remercia son ami de lui avoir ainsi permis de se reposer, mais l'ami ne dit mot car il regrettait fort sa malheureuse suggestion.

Le lendemain, le garçon de labour revint et fit labourer l'âne jusqu'à la tombée du jour. La pauvre bête se traînait ; elle pouvait à peine remuer ses pattes et tenait ses oreilles basses. Elle avait la peau des flancs et du cou écorchée. Elle entra dans l'étable devant laquelle le marchand, son maître, et son épouse prenaient le frais comme la veille. Le bœuf, qui avait passé toute la journée à dormir, se reposer, boire et manger, lui fit bien des remerciements et des louanges. L'âne se disait : « J'étais bien ici à me prélasser. Quelle mouche m'a donc piqué de me mêler de ce qui ne me regardait pas ? »

Il s'adressa ainsi alors au bœuf :

« Je dois t'avertir à mon tour. J'ai entendu notre maître dire au garçon de labour : "Si demain le bœuf ne se relève pas, conduis-le au boucher. Qu'il l'égorge et tanne sa peau pour en faire un tapis de cuir." J'ai bien peur pour toi ! Te voilà averti. »

Le bœuf remercia l'âne en lui disant que, le lendemain, il

se rendrait au pâturage. Il mangea tout son fourrage jusqu'à en sucer le bois de la mangeoire.

Le lendemain matin, le marchand, toujours suivi de son épouse, revint s'asseoir devant l'étable. Le garçon de labour fit sortir le bœuf qui, en passant près de son maître, remua la queue, péta et s'agita en tous sens. Le marchand se leva et se mit à rire à gorge déployée en apprenant le dénouement de l'histoire. Son épouse en demanda la raison.

« C'est un secret, lui dit-il, que je ne puis trahir sous peine de mourir.

— C'est donc que tu te ris de moi ! » s'indigna-t-elle.

Elle insista tant et tant qu'elle vainquit ses réticences. Très troublé malgré tout, le marchand fit venir ses enfants, convoqua un cadî et des témoins afin d'établir son testament. Puisqu'il allait divulguer son secret, il devait se préparer à mourir. Il faut savoir qu'âgé de cent vingt ans, il aimait tendrement son épouse qui était sa cousine et mère de ses enfants. Il envoya chercher toute sa belle-famille, fit venir aussi les gens de son quartier et les informa qu'il allait mourir pour avoir trahi son secret. Toutes les personnes rassemblées autour de lui dirent d'une seule voix à l'épouse :

« Par Dieu, cesse d'insister ! Ton époux, le père de tes enfants, va mourir !

— Je ne le tiendrai pas quitte, même au prix de sa mort. »

À cette réponse nul n'ajouta mot. Le marchand se leva pour faire ses ablutions avant de parler puis de mourir. Il s'assit un instant, plein de chagrin d'avoir à quitter ce monde et à y laisser femme et enfants. Or, il avait un coq maître de cinquante poules et un chien. Le coq avait sauté sur une poule en battant des ailes. Sitôt redescendu, il se précipita sur une autre. Après chaque conquête, il poussait un cocorico de triomphe. Le marchand entendit le chien invektiver le coq en ces termes :

« Comment peux-tu manquer à ce point de pudeur, alors que notre maître va rendre l'âme ?

— Et comment cela ? » repartit le coq.

Le chien lui raconta toute l'histoire.

« Notre maître a bien peu de raison ! s'exclama le coq. J'ai, pour ma part, cinquante femelles. Je satisfais les unes, je mécontente les autres. Lui, qui prétend à la raison, n'a qu'une seule épouse et ne sait comment se conduire à son égard. Pourquoi ne choisit-il pas pour elle une badine de

mûrier ? Il entrerait dans sa chambre et la battrait jusqu'à ce qu'elle meure ou se repente. Et elle ne recommencerait plus jamais à lui demander quoi que ce soit.»

À ce moment le marchand retrouva son bon sens et décida d'aller corriger sa femme.

«J'ai bien peur, ma fille, dit le vizir, que le roi ne te traite comme le marchand traita son épouse.

— Et comment donc la traita-t-il ? » s'enquit Shahrâzâd.

Il alla couper une badine de mûrier qu'il cacha dans la chambre puis demanda à son épouse de venir le rejoindre. «Je pourrai ainsi tout te révéler sans que personne me voie et mourir ensuite.» Elle le suivit. Il referma la porte sur eux et lui donna une telle volée de bois vert sur les côtes et sur les épaules qu'elle s'évanouit. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle s'écria : «Arrête, arrête, je ne te demanderai plus jamais rien.» Elle lui baisa les mains et les pieds pour l'assurer de sa sincérité. Ils sortirent tous deux réconciliés devant leurs familles et toute l'assemblée réjouie. Ils vécurent ainsi jusqu'à la mort dans un bonheur parfait.

Après avoir entendu ce conte, Shahrâzâd dit :

«Il en sera pourtant comme je l'ai décidé.»

Le vizir ordonna que l'on prépare le trousseau de sa fille et s'en retourna chez le roi Shâhriyâr. Introduit auprès du souverain, il baisa le sol devant lui, l'informa de la décision de sa fille et lui apprit qu'il voulait la lui offrir le soir même. Le roi s'étonna et lui rappela son serment :

«J'ai juré, tu le sais, par Celui qui a élevé le ciel au-dessus de la terre, que je t'ordonnerai de l'exécuter demain à l'aube. Si tu n'obéis pas, c'est toi qui périras.

— Je lui ai répété ton ordre, répondit le vizir, mais elle a maintenu sa décision d'être cette nuit chez toi.»

Le roi en éprouva une grande joie et lui demanda d'aller aider sa fille à faire ses préparatifs. Shahrâzâd, tout heureuse de voir son projet accepté, prévint sa jeune sœur qu'une fois chez le roi elle la ferait mander.

«Lorsque tu arriveras, le roi me prendra. Tu me demanderas alors : "Ma sœur, raconte-nous donc une histoire merveilleuse qui réjouira la veillée." Alors je dirai un conte qui assurera notre salut et délivrera notre pays du terrible comportement du roi, si Dieu le veut.»

Conte d'Abû Muhammad le Paresseux (<i>Nuits 299 à 305</i>)	1099
Conte de Yahyâ le Barmécide et de Mansûr l'Ingrat (<i>Nuits 305 à 306</i>)	1116
Conte de Yahyâ le Barmécide et de la fausse lettre (<i>Nuits 306 à 307</i>)	1119
Conte d'al-Ma'mûn et du Sage (<i>Nuits 307 à 308</i>)	1123
Conte de 'Alî Shâr et de sa servante Zumurrud (<i>Nuits 308 à 327</i>)	1125
<i>Notes</i>	1165
<i>Répertoire</i>	1217
<i>Bibliographie</i>	1243

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES MILLE ET UNE NUITS

*De la première
à la trois cent vingt-septième nuit*

Préface

Chronologie

Note sur la présente édition

Notes

Répertoire

Bibliographie